

disposition physiologique. Elle ne se développe ni ne s'abolit. Loti l'avait dès ses premiers livres, Tourgueniew et Flaubert jusque dans leurs derniers. Toute l'œuvre romanesque de l'auteur du *Désert* s'explique mieux quand on reconnaît que ce pouvoir réceptif est la faculté maîtresse de son tempérament intellectuel. Parfois incertain quand il s'agit de peindre des caractères en réaction et en conflit, il est incomparable quand il traite une aventure où les héros sont des âmes passives, de simples théâtres d'états que les circonstances leur imposent. Dans *le Roman d'un spahi*, dans *le Mariage*, dans *Pêcheur d'Islande*, cet accord entre le thème choisi et cette faculté maîtresse a merveilleusement réussi au romancier. Ce même accord vient de réussir au voyageur dans *le Désert* et dans *Jérusalem*, avec quelque chose en plus. Dans ses trois beaux romans il n'avait montré que le drame de l'âme et de la nature. Le drame de la foi s'y ajoute ici, éprouvé et interprété par un artiste qui passait jusqu'ici pour le plus indifférent aux idées de cet ordre, avec la plus spontanée et la plus émouvante des éloquences.

## II

Ce voyage, en effet, n'est pas entièrement pareil à ceux que nous racontaient des livres comme

*Fantôme d'Orient* ou *Japoneries d'automne*. Cette fantaisie d'une longue promenade au pas des chameaux berceurs, avec Jérusalem à l'extrémité de la route, c'est presque un départ pour la prière, presque un pèlerinage, et c'est la preuve aussi d'une crise nouvelle dans l'être moral de l'écrivain. Il y avait toujours eu, dans cette sensibilité trop frémissante, un arrière-fonds de mélancolie, une perception trop aiguë de la fuite des heures, un frisson épouvanté devant les gouffres noirs du néant, entrevus par-dessous et par delà toutes les ivresses. Ce n'étaient que des minutes, et l'on pouvait se demander si ce grand voluptueux ne pratiquait pas d'instinct la méthode célébrée par Lucrèce, cet épicuréisme de la mort qui faisait chanter à Catulle : « Vivons, ma Lesbie, et faisons l'amour. — Les soleils peuvent tomber dans la mer et revenir. — Nous, quand notre courte lumière est une fois close, — elle est perpétuelle la nuit que nous devons dormir... » Mais Lucrèce et Catulle n'avaient pas en eux, mêlés au plus intime de leur personne, au cœur même de leur cœur, une éducation et une hérédité chrétiennes. Ils n'avaient pas entendu, puis désappris, ces promesses dont parle l'apôtre : — « Si nous vous quittons, où irons-nous, Seigneur? Vous seul avez des paroles de vie éternelle. » — Oui, elles se désapprennent, ces paroles, elles s'oublient dans les années d'orgueil de la vie, surtout quand on porte en soi une âme de sensation, aisément prise au charme du jour et de l'heure, amoureuse des

formes et des couleurs, amusée aux jeux caressants de l'amour, aux surprises chatoyantes de l'art, aux caprices légers du plaisir. Puis un âge arrive où mille signes à peine perceptibles commencent à nous réveiller de cet étourdissement. Ceux qui nous ont vus grandir sont des vieillards maintenant, ceux que nous avons vus naître sont déjà des hommes. Ceux qui ont grandi avec nous, un par un, s'en vont. Il semble que nous entendions siffler autour de nous le vol des flèches inévitables que d'invisibles archers dardent sans cesse sur la légion toujours renaissante, toujours décimée, des fils d'Adam qui doivent tous mourir. Et, à un moment, l'évidence de la fin rapprochée se fait si implacable qu'elle ne sera plus jamais dissipée. Quelquefois une seconde suffit à cette invasion qui marque le passage de la jeunesse, de la pente qui monte, à l'autre pente, celle qui dévale, là-bas, vers l'abîme obscur. Théophile Gautier raconte qu'un matin d'une nuit passée dans un patio de l'Alhambra, il se réveilla avec cette idée : « Un jour je serai couché ainsi et je ne me relèverai plus jamais. » — « Ma jeunesse, » ajoutait-il, « a fini de cet instant-là... » Lui non plus, le poète de *Fortunio* et de *España*, n'avait pas écouté le conseil de la Mort dans la chanson allemande : « N'aime pas trop le soleil et les étoiles, car il faudra me suivre dans ma sombre demeure... » D'autres fois, cette initiation au renoncement définitif se prolonge, et c'est pendant des jours et des jours une lutte intérieure d'une poignante intensité. L'âme passionnément

éprise de la vie, cette âme qui a réalisé le beau mythe platonicien et pour laquelle chaque douleur comme chaque joie a été un clou qui l'attachait davantage au corps, cette âme ne veut pas, ne peut pas accepter la nuit définitive. C'est alors, et dans sa révolte contre le néant, qu'elle se souvient de la parole d'immortelle espérance qui se répète, à cette minute même, dans d'autres âmes, qui s'est répétée en elle, il y a si longtemps!... « Ah! cette parole que lui seul, sur notre petite terre, a osé prononcer, avec une certitude infiniment mystérieuse, si on nous la reprend, il n'y a plus rien. Sans cette croix et sans cette promesse illuminant le monde, tout n'est plus qu'agitation vaine dans la nuit, remuement de larves en marche vers la mort... » Qui parle ainsi? Le passant jadis enivré de tant de paysages et de tant de sourires, le voluptueux d'*Aziyadé* et du *Mariage*. L'éternel voyageur qu'il est va repartir, et vers l'Orient, encore une fois. Ce ne sera plus pour y évoquer le fantôme d'un ancien amour. La nostalgie qui lui serre le cœur aujourd'hui est d'une autre nature. La grande anxiété est entrée en lui. Le regret passionné de la Croix a pris dans son cœur, lassé de ce qui peut mourir, la place des autres regrets, et il est en route, par le chemin de l'Exode, du côté du Sépulcre qui attirait, par delà les mers, les croisés de Godefroy et ceux de saint Louis, ce Sépulcre vers lequel, malgré son ignorance, « il se traînerait, » s'écrie-t-il, « pour un peu, à deux genoux... »

Cette plainte, profondément pathétique, d'un esprit qui voudrait croire et qui ne peut pas, d'un cœur qui voudrait prier et qui n'ose pas, combien l'ont poussée déjà parmi les enfants de ce siècle de fièvre, commencé sur une incertitude et qui s'achève de même! Quand elle est sincère, elle nous touche comme si nous ne l'avions jamais entendue, et si jamais cette sincérité fut évidente, c'est bien dans ce cas. Loti ne s'est jamais piqué, il ne se pique point, encore maintenant, de théories et d'idées générales. Visiblement il n'est pas arrivé au doute, comme un Sully-Prudhomme, à travers ces agories de dialectique dont certains sonnets des *Epreuves* attestent les affres :

Avec Dieu, cette nuit, mère, j'ai des combats...

Il n'est pas davantage un Byron qui tente un procès à la Providence, et que la vue du mal social précipite à l'athéisme, ni un Renan qu'embarrassent des difficultés philologiques. Il est plus simple que ces grands douteurs, et, par cela même, plus vrai peut-être. Il ne croit pas — uniquement parce qu'il ne croit pas. — Au fond, y a-t-il une meilleure explication à donner d'un état mental qui ne se détermine point par des raisons, puisqu'il varie à ce degré d'homme à homme? Il y a dans le doute du *Désert* et de *Jérusalem* quelque chose d'aussi primitif, en un certain sens, que la foi d'un Fra Angelico. Ce dernier croyait au Sauveur parce qu'il le voyait. La présence du Christ lui était si évidente qu'il n'a jamais peint, dit-on, la scène du

Crucifiement sans pleurer et que son pinceau se refusait à reproduire l'image de l'Ischariote. Il lui aurait fallu regarder le traître, et sa foi si tendre reculait devant cet effort. Le pèlerin du *Désert* est une âme de la même race, grandie dans un autre âge. S'il doute, c'est qu'il ne *voit* pas. Mais comment se procurer cette vision après laquelle il soupire, car il y trouverait ce que l'Eglise implore pour les souffrants de l'autre vie : le lieu de rafraîchissement, de lumière, de paix? Il n'imagine pas de plus sûr moyen que d'aller aux lieux mêmes où s'est accomplie la Rédemption. Il lui semble qu'en regardant de ses yeux les horizons qu'ont regardés les prophètes d'abord, puis Jésus, en foulant de ses pieds les chemins que leurs pieds ont foulés, en respirant l'air qu'ils ont respiré, il se les rendra présents et vivants. On dirait que la foi, pour s'installer dans son intelligence, doit passer par sa sensation et qu'il en a l'instinct. Il prend le livre témoin de la Révélation. Il lit que « le Seigneur est apparu à Moïse sur le mont Sinaï, à la cime même ». Il ira jusqu'à cette montagne très sainte. Il en gravira les escarpements de granit. Les tribus du peuple de Dieu ont marché dans le désert, du côté de la Terre promise. Il suivra cette route. Il descendra ensuite à Bethléem, dans la grotte où naquit le Messie. Il touchera le tronc des oliviers, dans le jardin de Gethsémani. Il suivra jusqu'au bout la voie douloureuse. Ne pouvant, comme saint Thomas, mettre ses doigts dans les plaies du Crucifié, il palpera les pierres du Cal-

vaire, celles du Sépulcre. Ce visionnaire, habitué à s'identifier aux objets qu'il regarde de son profond et sensible regard, semble croire que de ces traces sacrées un effluve se dégagera, capable de le transformer jusque dans son fond. Il est, pour ce qui concerne les choses de la foi, lui, l'incrédule, presque dans l'état du malade pieux qui étreint une relique. Il attend un miracle, et, quand le miracle n'est pas venu, quand il se relève d'une veillée au jardin des Oliviers sans qu'aucune révolution intime se soit produite, son désespoir s'exalte jusqu'à la révolte : « Non, rien. Personne ne me voit. Personne ne m'écoute. Personne ne me répond... J'attends et les instants passent, et c'est l'évanouissement des derniers espoirs confus, c'est le néant des néants où je me sens tomber... »

Une telle disposition d'esprit n'eût guère paru philosophique, voilà seulement quarante ans. Mérimée, dans une de ses lettres à Panizzi, se moque de Renan « qui », disait-il, « va en Palestine continuer ses études de paysages ». Et cependant le philologue de *la Vie de Jésus* n'allait chercher là qu'un coloris. Comme Mérimée, il estimait que le problème religieux est d'abord un problème scientifique, qu'il convient de traiter et de résoudre par des méthodes scientifiques. Depuis lors, une évolution singulièrement importante s'est accomplie. La théorie de l'Inconnaissable, posée par Hamilton d'abord, puis par Spencer et par Huxley, a peu à peu développé toutes ses consé-

quences, entre autres celle-ci, la plus inattendue et la plus féconde : une délimitation définitive de domaine entre la Science et la Foi, et cette délimitation est du même coup une réconciliation. Devant les problèmes de substance et de cause, d'origine et de fin, la Science actuelle ne dit pas seulement : « Je ne sais pas. » Elle dit : « Je ne saurai jamais. » C'est le résultat de l'analyse critique, issue de Kant, et qui, établissant les conditions de la connaissance positive, les lois et la constitution de l'esprit, conclut à l'agnosticisme pour tout ce qui touche à une explication du *pourquoi* des phénomènes. Le savant n'en connaît que le *comment*. Mais, ce que nous ne pouvons savoir par l'expérience scientifique, ne pouvons-nous pas le percevoir d'autre manière? Et voici la porte ouverte à d'autres facultés, — si elles existent, — qui n'ont plus rien de commun avec la recherche positive et raisonnée. Dans cette doctrine, la Science et la Foi peuvent être comparées à deux plans parallèles l'un à l'autre qui n'ont aucun point commun ni aucun point contradictoire. S'ils se touchent, c'est à l'infini. La Croyance et la Négation ne sont pas plus valables l'une que l'autre devant la Science, quand il s'agit de problèmes métaphysiques. Ce sont des façons de voir tout individuelles auxquelles nous nous déterminons par des motifs autres que des motifs de raisonnements. Les croyants en conviennent eux-mêmes, lorsqu'ils disent : la Foi est une vertu, — ce qui suppose la volonté, — et il y faut la Grâce, —

ce qui suppose qu'une touche secrète, venue d'ailleurs, éclaire notre âme d'une lumière surhumaine. S'il en est ainsi, l'attitude intellectuelle du pèlerin du *Désert* et de *Jérusalem* est, somme toute, la plus conforme à l'enseignement de la Science. Elle l'est davantage encore si l'on considère qu'avec son instinct d'artiste, il est allé droit aux points qui demeurent le centre inexpugnable du Christianisme ceux contre lesquels les plus fortes attaques de l'exégèse ont toujours échoué : la personnalité de Jésus d'abord, puis celle de Moïse.

Admettons, en effet, comme démontré qu'aucun des Évangiles ne soit l'œuvre d'un témoin direct. Il n'en reste pas moins qu'à travers une série de traditions plus ou moins altérées, un être se manifeste à vous, qui a vécu, dont le caractère est très net, la façon de penser très précise, auquel vous chercherez en vain un analogue dans l'histoire du monde. Les évangélistes peuvent différer de style, et il est certain que la poésie tendre de saint Jean ne ressemble guère à la notation sévère et nue de saint Matthieu; mais il est certain aussi que ces deux narrateurs, de tempéraments si différents, peignent bien le même Jésus, qu'ils rapportent la même parole, qu'ils propagent le même enseignement, enfin qu'ils sont directement ou indirectement influencés par la même personne. Pour nous en tenir au point de vue simplement historique, un exemple très contemporain nous donne l'idée de cette réfraction d'une personnalité supérieure dans des témoignages contradictoires. Lisez

les Mémoires de Miot de Melito, cet administrateur aigri, et ceux de Las Cases, ce bon serviteur; ceux de Bourrienne, cet ami perfide, et ceux de Meneval, ce secrétaire intègre. Lisez ensuite les pages où Balzac et Tolstoï, qui ne l'ont pas connu, ont mis Napoléon en scène. Quel que soit le témoin, hostile ou favorable, bien ou mal informé, intelligent ou médiocre, direct ou indirect, l'empereur est là. Vous sentez qu'il a existé, qu'il a pensé, qu'il a parlé, et cette existence, cette pensée, cette parole avaient en elles un accent prodigieux et irréductible qui agit encore sur vous à travers ces récits. Il en est de même pour les Évangiles, de même aussi, dans le recul des siècles pour l'*Exode*, le *Deutéronome* et le *Lévitique*, où se reflète une autre personnalité, démesurée, celle du législateur qui a tracé du premier coup en dix maximes le code définitif de toute civilisation : Moïse. Niez la réalité de Napoléon, et ces mémoires sont à la lettre impossibles. Niez la réalité de Jésus et celle de Moïse, les livres où leur enseignement est rapporté deviennent impossibles aussi.

Voilà ce que Loti a senti et compris, et ce qui donne à son voyage une forte valeur psychologique : tout l'Ancien Testament, dans sa fondation morale, c'est Moïse. Tout le Nouveau, c'est Jésus. Pour ceux qui admettent l'inspiration des livres sacrés, ce sont les deux grands révélateurs. Pour ceux qui ne l'admettent pas, ce sont les deux grandes énigmes. Le reste n'est qu'accessoire, puisque ces deux hautes figures supprimées, tout

s'abolit de la Bible et des Évangiles. Il y a donc un intérêt vital, pour l'incroyant qui voudrait reconquérir la foi, à les évoquer, ces deux figures, à se rapprocher de ces deux personnes, à provoquer une résurrection morale, s'il est possible, de ces deux individualités. En allant lire, comme il a fait, la Bible dans le désert du Sinaï et les Évangiles à Jérusalem, Loti n'a donc pas obéi à un caprice de dilettante épris d'exotisme. Il a espéré, il a eu le droit d'espérer que ce pèlerinage projetterait un rayon de lumière sur les ténèbres de nihilisme où il avoue qu'il se débat. Il a profondément souhaité de retrouver, au contact des deux montagnes bénies, le Sinaï et le Golgotha, l'évidence de la Révélation, et non plus ce qu'il appelle, avec un accablement désespéré, « tout l'inadmissible des religions humaines... » Il semble bien que l'épreuve ait échoué, et que le miracle de foi ait été imploré en vain, « d'une prière », comme il dit encore, « inexprimée, mais suppliante et profonde ». La dernière page demeure énigmatique sur ce point. C'est d'ailleurs un fait d'ordre tout intime, auquel l'écrivain n'est pas tenu de nous initier. En revanche, l'autre ambition de son entreprise, elle, n'a pas échoué, son projet de convier « ses frères de rêve » — c'est un autre de ses mots — à une méditation plus lucide et plus émue sur quelques pages importantes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cela seul vaudrait d'être allé là-bas et si loin, puisqu'il en rapporte ces deux beaux livres.

## III

Dans le premier, dans ce *Désert*, qui semble, dès l'abord, n'être rien autre qu'une suite de visions sans lien, il a illustré d'une façon saisissante la disproportion singulière — et qui, elle, constitue un véritable miracle moral — entre la portée universelle du Décalogue et le milieu où le législateur le promulgua. Ce milieu, nous n'avons qu'à nous enfoncer avec l'écrivain dans la vaste solitude de la presqu'île sinaïtique pour le retrouver intact et immobile, après tant de siècles. « C'est ici le pays où rien ne change, l'Orient éternisé dans son rêve et dans sa poussière... » Ces Israélites que Moïse arracha de l'esclavage d'Égypte, c'étaient des nomades pareils à ceux que le voyageur rencontre, campant ici, campant là, poussant d'oasis en oasis leurs dromadaires et leurs brebis. Les sources auprès desquelles le guide choisit son campement jaillissaient déjà sous les palmiers, et elles étaient connues, comme aujourd'hui, par les passants de ces solitudes. Ils y puisaient l'eau avec des outres de cuir pareilles à celles que les bergers arabes lancent dans les citernes, à l'extrémité d'une corde, tandis que leurs bêtes, épuisées de soif, se roulent à terre pour chercher un peu de fraîcheur. Les conditions de

cette existence sont si simples, elles dérivent si naturellement du pays et de la race qu'elles n'ont pas pu changer plus que ce sable, que ce soleil, que ce type humain. Loti répugne trop au pédantisme pour vous prouver cette identité par des dissertations. De temps à autre, simplement, il pique un verset de la Bible en tête d'une page de son journal de route. Cela suffit pour que vous sentiez combien les phrases du vieux livre s'adaptent encore aujourd'hui à ce paysage et à ces mœurs. — « Et ils tirèrent vers le désert de Sûr, et ayant marché trois jours par le désert, ils ne trouvaient point d'eau », dit l'*Exode*. Loti, qui a transcrit ces lignes, commence ainsi son journal : « Dans des barils et des outres, l'eau du Nil nous suit au désert de Sûr... » — « Et le troisième jour au matin, il y eut des tonnerres et des éclairs et une grosse nuée sur la montagne avec un très fort son du cor dont tout le peuple fut effrayé... » Le voyageur transcrit aussi ce passage; et la description suit d'un orage dans une des vallées du Sinaï, où le formidable déchaînement de cette nature se fait perceptible, et cette répercussion du bruit, à travers les monstrueuses masses de granit, répand une épouvante d'Apocalypse. — « Et cette couche de rosée s'étant évanouie, voici sur la superficie du désert quelque chose de menu et de rond comme du grésil sur la terre. » C'est la manne que l'*Exode* décrit de la sorte, et voici que devant sa tente l'écrivain nous raconte avoir ramassé des graines blanches, très dures, ayant un

peu goût de froment. C'étaient, ces « choses menues et rondes », des fruits desséchés que le vent arrache aux courtes plantes épineuses qui tapissent les montagnes avoisinantes. — Ces marchands que l'on rencontre, allant de caravane en caravane, brocancer des armes et des étoffes ne sont-ce pas les madianites qui tirèrent Joseph de la citerne? Ces tribus pillardes dont le brigandage désole le désert de Tih, ne sont-ce pas les descendants de ces Amalékites contre lesquels les Hébreux durent livrer tant de batailles?... Et ainsi de suite indéfiniment. Vous fermez le volume, écrit de la veille, et qui vous a rendu si évidente la pérennité des mœurs du désert. Vous reprenez l'*Exode*. Vous vous retrouvez en face de ces mœurs si simplement primitives, et en même temps vous relisez le texte des lois édictées par Moïse. Comment ce conducteur d'une horde errante, ce cheikh d'une tribu pareille aux Bédouins que vous avez vus, avec Loti, vivre et penser, a-t-il pu rédiger ce code dont les brèves formules enserrent toutes les possibilités de la vie humaine? Sur le mariage, sur la famille, sur la propriété, sur la patrie, sur le devoir des pauvres, sur celui des riches, ce code a tout prévu, tout démêlé, tout ordonné. Il s'applique aux particularités de l'existence nomade et aux conditions essentielles de toute existence. Nos plus récentes théories sur l'hérédité et sur les races y sont mieux que pressenties, elles y sont formulées et réglementées. Encore aujourd'hui, quand nous essayons de sonder l'abîme de l'Inconnais-

sable, nous n'allons pas au delà de l'EGO SUM QUI SUM, proclamé par le pasteur des brebis de Jethro. Le contraste est trop fort entre cette soudaine découverte de la vérité morale et sociale sous sa forme définitive et la pauvreté des expériences que la vie nomade comporte. Tandis que les lois égyptiennes, grecques ou romaines, conservent un caractère local, et par suite incomplet, pour larges soient-elles, ces lois-ci possèdent une universalité si indiscutable qu'elles gouvernent encore à présent l'univers civilisé. Un des plus grands esprits de notre âge, le plus grand peut-être dans cet ordre spécial, M. Le Play, ne put jamais admettre qu'une telle découverte, et à cette date, fût l'œuvre d'un homme. Dans le très remarquable chapitre de son livre : *la Foi et ses victoires*, qu'il consacre à l'auteur de la *Réforme sociale*, Mgr Baunard nous apprend que tel fut le principe de la conversion du célèbre sociologue : la promulgation de la loi mosaïque lui parut inintelligible sans une révélation. La force de ce raisonnement se comprend mieux encore au sortir de la lecture du *Désert*, malgré les douloureuses phrases de doute : « Fini, tout cela. Le Sinaï est vide à présent, comme le ciel et comme nos modernes âmes. Elles ne renferment plus que de vains simulacres glacés auxquels les fils des hommes auront bientôt cessé de croire... » Soit. Mais une loi y fut proclamée, à laquelle ils continuent d'obéir. Cette loi semble avoir épuisé à l'avance les conditions qui gouvernent le sort

des peuples, et ce mystère confond la pensée.

Un autre mystère, et plus confondant encore, s'impose à la lecture de *Jérusalem*, et devant les visions que ce second livre évoque. Aucun écrivain, que je sache, n'avait rendu plus fortement l'étrange caractère de fatalité qui, même aujourd'hui, marque la ville du Calvaire, si vivante encore et d'une vie si tragiquement déchaînée, dans un paysage de mort. L'approche en est solennelle et tragique, même à travers les portières du tramway à vapeur, qui, sous le titre pompeux de chemin de fer, la relie à la côte. Les défilés sinistres qui la précèdent, avec leurs collines désolées et grises, portent l'empreinte d'un je ne sais quoi d'irréparable, comme d'un sort à part dans l'histoire du monde. Quand elle-même apparaît sur sa montagne, la ligne crénelée de ses remparts donne l'idée d'une place de guerre, d'une Sienna ou d'une Volterra, demeurée intacte en son armure du moyen âge. La longue ligne de défense sinueuse raconte trop bien une destinée de cité prise et reprise, toujours assiégée et toujours conquise. Que de sang a coulé sur ce coin de terre, depuis que fut répandu celui du Juste ! Ces remparts si souvent crevés et réparés, démantelés et redressés, en portent le témoignage. Ces larges blocs solidement encastrés les uns dans les autres, et qui datent d'Hérode, ont frémis sous les béliers des légionnaires de Titus. Ces pierres-ci ont été placées par les Croisés. Leur taille diagonale les distingue et aussi les marques personnelles dont les ouvriers signaient leur be-



sogne quand ils travaillaient pour la ville sainte : une croix, un sablier, une flèche à deux pointes. Plus loin, une porte sarrazine courbe son arche, proclamant la conquête toujours triomphante de l'Islam. Franchissez-la, cette porte, et vous verrez aussitôt ce conglomérat d'histoire se continuer par la Babel de peuples et de cultes emprisonnée dans ces murs. Il y a là une ville arabe aux couloirs voûtés, aux rues étayées d'arceaux, avec ces froideurs d'ombre et ces blancs de lumière propres au climat d'Orient, et, dans ces noirs et dans ces clairs, c'est une grouillante et indéfinie mêlée de turbans d'un jaune passé, d'un vert sali, d'un bleu éteint, d'un rose fané. Des coiffures de Bédouins y apparaissent, quelque étoffe rayée qu'attache au front un aghal en poil de chameau. Des caftans y circulent, de toutes couleurs. Cette population musulmane s'ébat parmi des odeurs de cave et de boutique, dans un relent qui semble attaché à la poussière presque compacte de cette atmosphère. Pressez le pas, et, à un détour de rue, la ville du moyen âge apparaît de nouveau avec la façade écrasée du Saint-Sépulcre. Ce contraste, comme Loti a su le noter ! Comme il a su peindre ce sanctuaire unique, avec sa mêlée de rites et de sectes, si déconcertante pour le pèlerin d'Occident qu'elle est une tristesse dans cette tristesse ! Comme il a montré ce dédale d'une église où il y a vingt églises, des chapelles après des chapelles, des cryptes après des cryptes, un entrelacs fantastique d'escaliers, de corridors, de voûtes,

cette construction de ténèbres où des guirlandes de lampes d'or flamboient à toute heure de la nuit et du jour, où des cortèges de processions se croisent interminablement, où des chants résonnent, confondus et hostiles, ici de moines franciscains, là de popes grecs, plus loin de femmes russes agenouillées à la place où l'impératrice Hélène découvrit le bois de la vraie croix ! Elles chantent d'une voix si douce, si plaintive, d'une extase si endolorie qu'elles vous fendent le cœur. Vous sortez. C'est le vendredi. Après quelques autres détours, vous débouchez, à travers un bosquet de cactus et des masures, au pied de la citadelle où fut le Temple jadis. Là, contre le soubassement d'un énorme mur d'assises aux blocs colossaux, les Juifs se pressent, leur Bible à la main. Coiffés d'un bonnet de fourrure, le corps pris dans un caftan, ils lisent les versets du livre sacré, et ils se lamentent. Leur gémissement monte, reprochant à Dieu le Temple détruit, l'infidèle vainqueur, Israël dispersé. Leur frénésie s'exalte. Nerveusement, maladivement, ils balancent leur torse, ils se haussent sur la pointe des pieds. Leurs boucles de cheveux taillées en oreilles de chien rythment ce spasme. On en voit qui pleurent, le front appuyé contre la pierre muette de l'antique muraille. Audessus, des soldats turcs s'accourent au mur du Haram... Et c'était hier ainsi, ce sera ainsi demain : Chrétiens de toute secte, Juifs de toute contrée, Arabes, Turcs, Arméniens, toutes les races, toutes les religions, toutes les langues afflueront,

se heurteront, lutteront dans cette cité qui porte sur elle la malédiction d'une guerre inapaisable, — et sur sa colline fut fondée la religion de l'amour et de la pitié!

Celui qui la fonda, cette religion, celui que tous ces peuples viennent ici adorer ou haïr davantage, ce Jésus qui est partout dans cette ville, qui en est l'histoire même et la raison d'exister, où donc faut-il chercher sa trace, non plus historique, mais biographique? Lequel des coins de Jérusalem nous parlera, non plus de sa légende, mais de sa personne; non plus de ceux qui le prient ou de ceux qui l'outragent, mais de lui-même? C'est ici l'énigme des énigmes, la tragédie des tragédies... Cette trace est tout entière perdue. Cette histoire est noyée de ténèbres. Cette personne s'évanouit. Quand il s'agit de désigner un endroit associé à quelque fait indiscutable de la vie et de la mort du Christ, à son arrestation, à son procès, à son crucifiement, tout est doute, conjecture, probabilité. Par où est-il entré en triomphateur, chevauchant l'humble ânesse et souriant à son prochain martyr? Par où est-il descendu, le soir de la Cène, pour aller à son agonie, à l'indicible amertume sous les oliviers de Gethsémani? Par où fut-il mené chez le procureur Pilate, et par où, vers le Golgotha? A quelle place précise s'accomplit le sacrifice de l'innocent chargé des péchés du monde? L'inquiète et désespérée poursuite de ces saintes empreintes court d'un bout à

l'autre dans ce livre de Loti, et cette haletante incertitude achève d'en faire l'exact symbole de cette ville prédestinée. L'obscurité dont s'enveloppe la vie réelle de celui auquel tous ici pensent, et que nul ne retrouve, semble prolonger mystiquement le supplice du rédempteur. Le drame commencé sur le Calvaire ne se clora jamais sur ce sol qui n'est plus aux Chrétiens et d'où une clameur de disputes monte sans cesse vers l'invisible victime de nos fautes, — disputes des fidèles avec les infidèles, et disputes des fidèles entre eux, disputes de l'âme incrédule avec elle-même et disputes de l'âme pieuse avec les invincibles obscurités de l'histoire. — Pour ceux qui ont la foi, Jérusalem, c'est la Passion continuée, c'est la ville toujours de l'homme de douleur — *virum dolorum et scientem infirmitatem*, — qui n'eût fait la pleine lumière que si nous l'eussions méritée. Et pour ceux qui n'ont pas la foi, Jérusalem, c'est l'image de l'humanité impuissante à réaliser son plus noble idéal dans une certitude vérifiée, l'image du chaos où elle se débat, prodiguant les vains élans de l'âme, soulevant vers son rêve des générations après des générations, se passionnant, s'exaltant, se désespérant pour n'aboutir qu'à enfiévrer encore sa fièvre et qu'à épaissir encore sa nuit. Mais, pour les incroyants comme pour les croyants, c'est une des très grandes choses de notre univers civilisé. Les uns et les autres en trouveront une évocation d'un inoubliable pathétique dans le livre de Loti. Pour moi, qui ai visité la Terre Sainte avec

des sentiments trop pareils aux siens, peu de pages m'ont remué plus profondément que celles où, racontant sa dernière visite au Saint-Sépulcre, il montre à la fois toute son impuissance et toute son ardeur religieuses, et où il finit par ce soupir si poignant dans sa simplicité : « On prie comme on peut, et moi je ne peux pas mieux... » Et il semble qu'à cet appel désespéré on entende par delà les années le Christ du *Mystère* de Pascal répondre par le seul mot où cette maladie du doute puisse trouver quelque consolation : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais. Ne t'inquiète donc pas ! » Et encore : « La miséricorde de Dieu est si grande, qu'il nous instruit salutairement même lorsqu'il se cache. » Et enfin : « Jésus était mort mais *vu* sur la croix. Il est mort et *caché* dans le sépulcre... C'est le dernier mystère de la passion et de la rédemption. »

1895.

## TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS.....	I
-------------------	---

### I. — NOTES SOCIALES.

I. — DE LA VRAIE MÉTHODE SCIENTIFIQUE.....	1
II. — LE RÉALISME DE BONALD.....	23
III. — LA POLITIQUE DE BALZAC.....	46
IV. — LES DEUX TAINE.....	82
V. — LE PÉRIL PRIMAIRE.....	114
VI. — L'ASCENSION SOCIALE.....	140
I. Nécessité des classes.....	140
II. Le mirage démocratique.....	154
VII. — DÉCENTRALISATION.....	169
VIII. — LA DIALECTIQUE DE M. MAURICE BARRÈS.....	181
IX. — UNE VISITE A LA MAISON DE GÛTHE.....	192

### II. — ROMANCIERS ET POÈTES.

I. — VICTOR HUGO ROMANCIER.....	205
II. — GEORGE SAND ET ALFRED DE MUSSET.....	216
III. — SAINTE-BEUVE POÈTE.....	228
IV. — BALZAC NOUVELLISTE.....	247
V. — HENRI HEINE ET ALFRED DE MUSSET.....	260
VI. — SOUVENIRS SUR BARBEY D'AUREVILLE.....	272